

DES VESTIGES : PRATIQUES MEMORIELLES, INSCRIPTIONS TEMPORELLES ET ENGAGEMENT POLITIQUE DANS LES MONDES AMERINDIENS

Le 24 octobre 2014, salle 308, LESC, MAE, Nanterre, de 10h à 18 heures

Dans le cadre de l'ANR FABRIQ'AM, *La fabrique des « patrimoines » : Mémoires, savoir et politique en Amérique indienne aujourd'hui*, cette journée d'étude s'attache à l'analyse des relations que les populations amérindiennes entretiennent avec différentes formes de vestiges du passé, en particulier les restes édifiés qui se trouvent sur leur territoire ou à proximité.

Différents aspects seront abordés :

- Les conceptions et les rapports à la temporalité et à l'ancestralité, les modes de constructions mémorielles en considérant l'impact d'éventuelles patrimonialisations de vestiges sur ces modes de construction.
- Les formes de référence discursive à ces vestiges : à quelles qualités renvoient les termes pour les désigner ? Existe-t-il des genres du discours ou des formes narratives et rituelles associées ? Ces lieux suscitent-ils des comportements verbaux particuliers ?
- Les relations et les investissements : quelle place occupent ces vestiges dans la vie quotidienne (par exemple dans l'occupation et l'utilisation de l'espace, les représentations territoriales, les activités économiques, rituelles,...) ? Il y a-t-il des désintérêts ? Comment s'articule l'investissement (symbolique, affectif, politique) avec les enjeux politiques d'autochtonie ou d'autres formes de revendications ?
- Les patrimonialisations des vestiges : qui en sont les agents ? Quels rapports entre les représentants indigènes, les scientifiques et les politiques, ou encore les promoteurs touristiques ?

PROGRAMME

10h-10h45

Cédric Becquey (Université Libre d'Amsterdam) et Marie Chosson (INALCO)

Du dynamisme des lieux de mémoire pour les populations chol et tseltal : réflexions sur le manque de valorisation de certains vestiges mayas

10h45-11h15

Valentina Vapnarsky (EREA-LESC)

Les ruines mayas, de l'intérieur : des temporalités ineffables

Pause

11h30-12h15

Gilles Rivière (CERMA-Mondesam, EHESS)

Des ruines toujours actives. Mémoires et temporalités dans une communauté aymara de Carangas (Bolivie)

12h15-13h

Laurence Charlier (Associée au CERMA-Mondesam)

Des momies et des monolithes. Les gestions de la mémoire dans la région du Nord Potosi (Bolivie)

Déjeuner

14h-14h45

Maité Boullosa Joly (CURAPP, associée au CERMA-Mondesam)

Le site archéologique de Quilmes : la « ville sacrée », des ancêtres que l'on craint à ceux dont on se revendique

14h45-15h30

Pirjo Virtanen (Helsinki University, associée à l'EREA)

Regards sur le passé ancestral des Aruaks à travers les études archéologiques menées dans le sud-ouest de l'Amazonie

Pause

15h45-16h30

Gérard Collomb (iiac – LAIOS, associé à l'EREA)

« Que faire de tout cela...? » Gestion des traces du passé et prise de parole politique amérindienne en Guyane

16h30-17h30

Renzo Duin (University of Oxford)

Quel avenir pour le passé des Amérindiens Wayana ? Avec projection du film Revitalizing the Past : a history of shared heritage.

17h30-18h

Débats

Discutants :

Antoinette Molinié (LESC, CNRS et Université Paris Ouest)

Philippe Erikson (LESC, CNRS et Université Paris Ouest)

Organisation :

Laurence Charlier (Associée au CERMA - Mondesam) : laurencecharlierzein@gmail.com

Valentina Vapnarsky (EREA-LESC, CNRS et Université Paris Ouest) : vapnarsk@vjf.cnrs.fr

RESUMES DETAILLES

10h-10h45

Cédric Becquey (Université Libre d'Amsterdam) et Marie Chosson (INALCO)

Du dynamisme des lieux de mémoire pour les populations chol et tselal : réflexions sur le manque de valorisation de certains vestiges mayas

Les vestiges d'activités humaines passées, pyramides préhispaniques ou églises coloniales, jalonnent le paysage de la plupart des communautés mayas. Malgré l'importance, pour ces groupes, de la référence à l'ancestralité, il est courant de remarquer un manque d'investissement particulier, symbolique ou affectif, de ces lieux. À partir d'exemples contrastifs, rencontrés dans des communautés villageoises historiquement ancrées dans leur territoire mais aussi dans des groupes ayant récemment migré, seront examinées certaines conceptions relatives aux constructions mémorielles et aux rapports des hommes avec leurs ancêtres. En effet, l'absence de valorisation distinctive des vestiges humains s'explique, en partie, par le fait que les générations d'hommes traversant le cours du temps, ne semblent pas avoir marqué, pour eux, le paysage historique et aucune action humaine n'est utilisée comme repère identitaire de la constitution du groupe. Si tout individu aux actes remarquables est systématiquement transformé en héros aux qualités divines, le groupe générique des ancêtres acquiert lui aussi des qualités particulières. Parmi celles-ci, la nature dynamique des entités du passé, ancêtres ou divinités, leur permet de continuer à vivre dans le présent en se déplaçant et investissant d'autres éléments du paysage, délaissant souvent les vestiges qui ne sont alors plus considérés comme des lieux de mémoire importants.

10h45-11h15

Valentina Vapnarsky (EREA-LESC)

Les ruines mayas, de l'intérieur : des temporalités ineffables

On peut distinguer dans les conceptions actuelles des Mayas yucatèques de la région orientale deux grands pans de l'histoire passée, l'un correspond à leur installation dans la région il y a quelques générations, à la guerre des Castes et ses prolongements, l'autre concerne les humanités antérieures. Alors que le premier est largement narré et commenté, le second n'est qu'évoqué et ressort sensiblement du domaine de l'ineffable. Pourtant, cette histoire, très ancienne, telle qu'elle est qualifiée, s'instille dans les pratiques du quotidien, en particulier dans celles de l'utilisation de l'espace sylvestre et agricole. Elle est attachée à des lieux, les *múul*, monticules-vestiges présents dans la forêt, et objets de grandes précautions. Ces lieux vivants, génératifs, exigeants sont la demeure des esprits gardiens, et indexent des temporalités plurielles. Les *múul* sont par ailleurs, selon les situations, assimilés ou distingués des *rwíinas*, dont les édifices, au grand jour, sont visités par les touristes. Cette présentation s'attachera à élucider les relations entre *múul*, esprits gardiens et ancêtres, humanité passées et actuelle, et les questions que ces relations soulèvent sur les modes mayas de penser la cyclicité, la permanence et la transformation.

Pause

11h30-12h15

Gilles Rivière (CERMA-Mondesam, EHESS)

Des ruines toujours actives. Mémoires et temporalités dans une communauté aymara de Carangas (Bolivie)

Le grand centre rituel de Sabaya (communauté aymara située au sud-ouest du département d'Oruro, Bolivie) est situé sur les flancs de la montagne appelée Mallku Tata Sabaya. Ce centre est composé de divers édifices (circulaires et rectangulaires) et de *chullpas*, les plus hautes de la région. Si, pour les archéologues, il s'agit bien d'un site très ancien dont les édifices ont été érigés à différentes périodes (pré-inca, inca, coloniale, républicaine), pour les *comunarios* d'aujourd'hui ce site est associé à deux périodes et deux humanités clairement distinguées. Tous les édifices en pierres sont attribués à l'ancêtre éponyme et divinité tutélaire, le *Mallku* Sabaya dont les aventures et celles de son fils (unijambiste) sont contées dans un mythe qui situe les divers lieux sacrés où sont réalisés les rituels communautaires. Ce personnage est représenté sur un tableau détaché de la sphère catholique et indigénisé qui est devenu l'emblème de la communauté. Le *mallku* est incarné par l'autorité principale (le cacique) pendant que dure sa charge. Les *chullpas*, en revanche, et les momies qu'elles renferment, ne sont pas associées à l'histoire locale mais à celle de la communauté voisine de Chipaya (uru). Nous reviendrons sur la triangulation mythe/rituel/charges et sur les discours qui définissent l'origine et l'autochtonie des uns et des autres dans une relation toujours conflictuelle, au premier abord tout au moins...

12h15-13h

Laurence Charlier (Associée au CERMA - Mondesam)

Des momies et des monolithes. Les gestions de la mémoire dans la région du Nord Potosi (Bolivie)

Dans la communauté aymara d'Urur Uma (hauts plateaux du Nord Potosí bolivien), certains vestiges préhispaniques (momies, maisons rondes en pierre) sont considérés comme le témoignage d'une humanité antérieure et d'une période présolaire : celle des *ch'ullpa*. Contrairement au département voisin d'Oruro et à la région de Sabaya (Cf Gilles Rivière), les *ch'ullpa* sont conçues comme les ancêtres du lieu et leur présence (sous la terre), participe à la construction de l'autochtonie. Associées au monde souterrain, elles ne sont pourtant pas sollicitées par les *comunarios* pour agir dans leur monde social ; contrairement à la plupart des entités de l'inframonde (les morts récents par exemple), aucun échange n'est établi avec ces ancêtres présolaires. Ce n'est qu'à la saison des pluies, lorsque les bergers risquent de marcher sur une momie, que les *comunarios* « se souviennent » (*yuyay*) de ces ancêtres. Or, les relations que les humains nouent avec les entités de l'inframonde s'établissent lors de la mobilisation de leur mémoire (*yuyay*). Le fait de « se souvenir » est en effet conçu comme une interpellation. Dans le cas des *ch'ullpa*, l'interpellation involontaire des bergers les oblige à la précaution (ne pas importuner les ancêtres pour ne pas les courroucer), l'idéal étant de ne pas y « penser » (*yuyay*) pour ne pas actualiser leur manifestation.

Parallèlement, des monolithes « sorties de la terre » sont associés à un monde passé et lointain où les montagnes gardiennes prenaient forme humaine et entraient alors en interaction avec les humains avant de redevenir pierre. Contrairement aux *ch'ullpa*, les lithomorphoses exhibées aujourd'hui par ces monolithes témoignent de la même période que celle des habitants actuels d'Urur Uma. Ces monolithes sont clairement identifiés car ils se situent sur

les *rutas llameras* empruntées par les populations de la région pour contrôler plusieurs étages écologiques, depuis la région du *salar* jusqu'aux vallées. Les parties effritées de ces monolithes sont vouées à des offrandes rituelles (*ch'alla*) au cours desquelles les personnes mobilisent intentionnellement leur mémoire (*yuyay*) pour interpeller les montagnes et établir une relation d'échange. Elles emportent ensuite ces pierres « adorées » afin de devenir invincibles lors des batailles rituelles (*tinku*). Ces parties de monolithe sont aussi utilisées comme marqueur territorial notamment dans les cas de guerre entre *ayllus*.

Notre propos sera de confronter ces vestiges du passé, les momies et les pierres, en mettant l'axe sur les conceptions de l'ancestralité et les modes de construction mémorielles. Nous verrons que les rapports au passé (mais aussi au changement) se fondent sur la gestion d'une mobilisation : celle la mémoire. Cette analyse nous permettra de revenir sur le processus récent de patrimonialisation à Urur Uma puisque depuis quelques années, les habitants se mettent à reconstruire les enclos en pierres des *ch'ullpa* (pour les touristes éventuels), à vouloir mettre les momies dans des musées, tandis que les batailles rituelles entre personnes se transforment en combat de taureaux où la force des monolithes et des montagnes gardiennes n'a plus lieu d'être convoquée...

Déjeuner

14h-14h45

Maité Boullosa Joly (CURAPP, associée au CERMA-Mondesam)

Le site archéologique de Quilmes : la « ville sacrée », des ancêtres que l'on craint à ceux dont on se revendique

Le site archéologique de Quilmes (Nord-Ouest argentin) représente un symbole important en Argentine. Il a été le lieu de plus longue résistance indienne à l'envahisseur au moment de la conquête. La guerre a duré plus de 130 ans, jusqu'en 1665. Suite à la défaite, les combattants ont été déportés à pied jusque Buenos Aires, à 1500 km des vallées Calchaquies.

Le site a été reconstruit dans les années 1970, malgré les plaintes des archéologues, afin de développer le tourisme. En 2000, lors de mon premier travail de terrain dans la région, il était exploité par un artisan, Hector Cruz, qui a même construit un hôtel sur l'ancien village indien. À l'écoute des nombreuses histoires de malédiction concernant le site, j'ai pu travailler sur les représentations locales de ces vestiges préhispaniques. À cette même période, les militants indianistes de la région impliqués dans des conflits agraires se revendiquaient être les héritiers de ce lieu qu'ils renommèrent « la ville sacrée », héritage de leurs ancêtres et symbole de leur résistance pour protéger le territoire. Loin de symboliser la déportation indienne de la région, le site de Quilmes est devenu progressivement un lieu de mémoire preuve d'autochtonie pour l'organisation indienne locale.

En 2007, suite à des mobilisations massives, les habitants de la région réussirent à obtenir la gestion du site. Nous montrerons dans notre intervention la façon dont les vestiges ont été résignifiés, patrimonialisés et l'importance économique et politique qu'ils peuvent avoir. Nous décrirons aussi les aspects complexes et conflictuels que la gestion a suscités et suscite encore, tant sur la scène locale que régionale.

14h45-15h30

Pirjo Virtanen (Helsinki University, associée à l'EREA)

Regards sur le passé ancestral des Aruaks à travers les études archéologiques menées dans le sud-ouest de l'Amazonie

Dans le sud-ouest de l'Amazonie, les terrassements géométriques (géoglyphes) identifiés dans la région du Haut-Purus ont contribué à l'élaboration d'une nouvelle image des civilisations amazoniennes. Ces sites sont appelés géoglyphes et sont principalement de formes circulaires, hexagonales, ou rectangulaires. Les plus anciens sites ont été construits il y a 2500 ans et étaient encore en usage en 1250 de notre ère. Les sites témoignent de la pratique de cérémonies, mais leur usage ou leur processus de construction restent encore peu connus. Depuis la colonisation du sud-ouest de l'Amazonie, les Apurinãs et les Manchineris sont les indigènes qui se trouvent les plus à proximité de ces sites archéologiques. La tradition orale des Manchineris sur les ancêtres et certains non-humains est associée à certains dessins correspondant aux paysages de terrassements géométriques monumentaux. Les esprits des palmiers sont associés à de vastes plaines et l'iconographie des ancêtres est semblable aux formes dessinées par les terrassements géométriques que l'on peut observer dans la région des terres des Manchineris. Ces non-humains et leurs dessins mettent en évidence les éléments qui doivent être valorisés par la société car ils sont essentiels pour assurer sa continuité temporelle. De plus, au cours de nos analyses collaboratives, les Manchineris ont identifié la plupart des dessins de céramiques et autres objets trouvés sur les sites.

Les conceptions sur les terrassements géométriques des Apurinãs, qui habitent sur plusieurs territoires indigènes, sont différentes, et semblent varier selon leur environnement naturel et la distance par rapport aux espaces urbains. Ces lieux sont investis de sentiments très forts ; dans les territoires les plus isolés, on considère que les terrassements ont été habités par des êtres non-humains géants et monstrueux.

Pour ces deux groupes aruaks, l'histoire est objectivée dans ces géoglyphes et dans le paysage, à travers les esprits des vivants et des morts. Ces esprits se matérialisent sous diverses formes exprimant la continuité dans une longue durée temporelle, mais à la fois des ruptures significatives du temps.

Même si l'Institut National de Patrimoine Historique et Artistique – IPHAN, s'attache à l'élaboration d'un outil juridique permettant de protéger les sites, les géoglyphes sont encore peu connus. On peut interpréter cela comme une manière de « faire taire le passé », pour reprendre l'idée formulée par Michel-Rolph Trouillot. Dans le cadre traité, il s'agit de faire taire le passé indigène amazonien.

Pause

15h45-16h30

Gérard Collomb (iiac – LAIOS, associé à l'EREA)

« Que faire de tout cela...? » Gestion des traces du passé et prise de parole politique amérindienne en Guyane

Au cours des trois dernières décennies on a pu observer en Guyane la montée en puissance d'une expression politique amérindienne, construite notamment sur l'affirmation d'une antériorité de présence fondant la référence à « l'autochtonie », et un développement notable des connaissances archéologiques et historiques relatives au monde amérindien,

largement médiatisées dans l'espace régional. Mais il n'y a eu que peu ou pas de connexion entre ces deux processus.

En Guyane aujourd'hui, le rapport au passé et l'inscription dans une histoire (histoire coloniale et histoire de l'esclavage, en particulier, pour la population afro-descendante, majoritaire) représentent un élément majeur des stratégies de définition de soi. Et dans un temps post colonial au sein duquel la seule appartenance à la France ne suffit plus à répondre aux interrogations identitaires et nationalitaires qui se font jour, une compétition généralisée s'est dessinée pour « écrire l'histoire » et « les histoires ». Dans ce contexte, il est paradoxal de relever que le mouvement politique amérindien, dans sa composante majoritaire kali'na, ne s'est pas vraiment emparé de ces matériaux produits par l'archéologie et par l'histoire indigéniste pour appuyer son argumentaire et pour inscrire ses revendications dans l'espace régional ; il n'a pas cherché non plus à instituer les « vestiges » que l'archéologie mettait au jour en « monuments » opposables aux autres monuments que mettent en avant les autres cultures en présence.

On s'attachera à illustrer et à expliciter cette situation, à partir d'exemples issus du terrain, en suivant deux pistes de réflexion. La première prend acte du peu de goût des Kali'na pour les traces du passé lointain, pour les "vestiges", qui sont valorisés économiquement s'ils peuvent l'être plus qu'investis symboliquement. Cela renvoie sans doute, pour une large part, à un travail de la mémoire qui privilégie les formes d'oblitération du passé (A.Ch. Taylor), mais tout autant à la difficulté à construire une mémoire historique collective, partagée au-delà du groupe local, à l'intérieur d'une forme sociale (en ce cas caribe) qui inscrit le rapport au passé et au temps dans un espace familial élargi étroitement associé à un lieu. La seconde prend acte d'un infléchissement de ce rapport à l'histoire et au passé amérindien depuis quelques années, en particulier dans les plus jeunes générations scolarisées, qui rencontre parfois un écho nouveau auprès des jeunes générations créoles politisées. Il ne s'agit pas seulement en ce cas du « réchauffement » d'une société froide (Lévi Strauss), mais surtout de l'apparition d'un nouveau discours qu'il faut lire comme une prise de parole amérindienne dans l'espace régional, permettant d'affirmer sa présence dans une histoire qui se constitue désormais comme commune.

16h30-17h30

Renzo Duin (University of Oxford)

Quel avenir pour le passé des Amérindiens Wayana ?

A l'occasion de la visite présidentielle de Nicolas Sarkozy le 21 Janvier 2012, le Parc Amazonien de Guyane (PAG) avait mis en scène un environnement « authentique » dans un des villages Wayana du Haut-Maroni (frontière entre la Guyane française et le Suriname). Cet événement soulève plusieurs questions concernant les modes de construction mémorielle, et les processus de patrimonialisation : qui en sont les agents, et quels rapports se nouent entre les représentants indigènes, les scientifiques et les politiques, au plan local et/ou national ?

Depuis 1996, je conduis avec des Wayana du Haut Maroni (en Guyane française et au Suriname) un programme de recherche collaborative pour l'étude et la sauvegarde du patrimoine (en Wayana : *uhpak aptau upijëmëtop, aklamato, taklamai male*). Cela nous amène à rapprocher des documents historiques (des gravures, des cartes, des photos, des films) et des objets ethnographiques conservés dans plusieurs musées à travers le monde, avec la mémoire sociale et les histoires orales. Notre objectif est de développer une manière inclusive de faire de l'histoire, de l'archéologie et de l'ethnographie, afin de garder vivant le patrimoine matériel et immatériel wayana.

La maison communautaire appelée *tukusipan*, avec les objets et les rituels qui lui sont

associés, comme le *maluwana*, les fêtes à *cachiri* et le *grand maraké*, représentent aujourd'hui ce que l'on considère volontiers comme constituant le cœur du "patrimoine Wayana". Le *tukusipan*, dans sa dimension symbolique et à travers ses usages sociaux, offre alors l'occasion d'une réflexion sur la manière dont se construit ce patrimoine, dans le présent mais aussi dans le passé. Le film « *Revitalizing the Past : a history of shared heritage* » montre la complexité des régimes de temporalité, d'historicité, et de savoirs (savoir scientifique et savoir traditionnel) qui sont mis en œuvre. Il s'efforce aussi d'approcher le « *tukusipan* » comme une institution, avec son usage social et politique, dans un contexte stratégique de définition de soi à travers l'autre, dans un contexte local et global, dans le passé, comme aujourd'hui.

Le *tukusipan* et le *grand maraké* représentent en effet bien plus que des occasions de transmission du savoir et du savoir-faire. Ils jouent aujourd'hui un rôle important en tant qu'éléments du patrimoine Wayana produits dans le présent, tout comme d'autres patrimoines avaient été produits dans d'autres présents au cours des trois derniers siècles. En outre, le *tukusipan* et le rituel du *grand maraké* ont été réappropriés par le Parc Amazonien de Guyane, qui les utilise dans la fabrication de son image ainsi que pour légitimer son rôle auprès des populations indigènes. La question de cette réappropriation mérite d'autant plus d'être posée que les Wayana ont établi avec cette institution implantée sur leur territoire des relations souvent difficiles et non dénuées d'ambiguïté.

Ainsi, si nous ne nous attachons pas à comprendre les processus sociaux et historiques par lesquels se construit aujourd'hui ce qu'est "être Wayana", le *tukusipan*, le *maraké*, et des Amérindiens en *calimbé* rouge apparaissent comme un simple décor posé en arrière-plan, des caricatures stéréotypées mobilisant des allégories et des mythes vidés de leur signification dans le patrimoine Wayana.

Débats